

Valentine, trouvant le piano mesquin, l'avait remplacé par un orchestre peu nombreux mais bien choisi. Des tables de jeu étaient placées dans les deux petits salons et dans le boudoir de Valentine.

Des buffets amplement garnis se dressaient aux deux extrémités de la salle à manger.

Vers dix heures du soir la fête était dans tout son éclat. Mme Bressolles se multipliait.

Elle semblait se trouver partout à la fois, voyait tout dirigeait tout, répondait à tout le monde, et recevait avec un charmant sourire les compliments qu'on lui prodiguait.

Ludovic Bressolles, lui aussi, se prodiguait à ses invités, ou plutôt à ceux de sa femme, mais il jouait son rôle de maître de maison sans entrain, sans conviction, uniquement parce qu'il lui semblait indispensable de jouer ce rôle, et qu'il était avant tout l'homme du devoir.

Quant à Marie, elle était bien réellement la jeune et rayonnante reine de la soirée, et cependant, malgré la joie qu'elle éprouvait et qu'elle ne cherchait point à cacher, il y avait par moments une ombre sur son front, quand ses regards interrogeaient vainement la porte du grand salon.

C'est qu'elle était impatiente d'y voir apparaître celui à qui elle pensait sans cesse, et le peu d'empressement d'Albert de Gibray lui causait une surprise facile à comprendre.

Valentine, malgré tout le dévouement qu'elle se donnait, avait comme sa fille une préoccupation très vive et parfois visible. Elle aussi semblait attendre quelqu'un et s'étonner d'un retard inexplicable.

Ses lèvres souriaient sans cesse, mais on aurait pu voir un pli presque imperceptible se creuser sur son front entre ses deux sourcils délicats.

Elle s'approcha d'un groupe composé de jeunes gens et de jeunes femmes.

On y causait avec animation.

Une jolie personne de vingt-huit à trente ans, grande et brune, très élégante, avec une physionomie naïve et de beaux yeux qui n'exprimaient absolument rien, sauf le contentement d'elle-même, tenait le dé de la conversation.

Cette conversation roulait sur les articles publiés par les journaux au sujet du double crime du Père Lachaise et de la rue Montorgueil.

—Croyez-vous à ces crimes ? demandait la jolie brune, qui se nommait Mme Pernollet ; y croyez-vous sincèrement, chère Mme Laurier ?

—Comment, si j'y crois ? répondit la personne interpellée ; mais, certes j'y crois.

—Vous avez peut-être tort.

—C'est vous qui avez tort certainement... Pouvez-vous nier tant de faits positifs, acquis, indiscutables, connus de tout le monde ? Les cadavres trouvés, l'un dans un tombeau et l'autre dans une voiture de place ? Les témoins entendus par le juge d'instruction ? Les corps exposés à la Morgue ? Ces détails enfin dont les journaux de Paris sont remplis chaque matin ? Pouvez-vous nier tout cela ?

—Je ne nie pas d'une façon absolue, mais je doute...

—C'est de la folie pure !

—Pas déjà tant ! Avez-vous cru à l'assassinat de la famille Kinck, vous ?...

—Sans doute...

—Eh bien, moi, non...

—Chère Mme Pernollet, ce que vous dites là est de plus en plus insensé !...

—A votre point de vue, mais point au mien...

—Je serais curieuse, je l'avoue, de connaître votre explication.

—Elle est bien simple, et la voici : Le drame du champ Langlois était une histoire inventée par la police...

—Dans quel but ?

—Dans le but d'attirer l'attention des Parisiens de ce côté... Tandis qu'ils s'occupaient du champ Langlois, ils ne songeaient point à la politique, et cette politique devait nous amener la guerre...

Un certain nombre des auditeurs accueillirent par d'ironiques sourires l'idée singulière émise par Mme Pernollet, idée qui, du reste, fut partagée par une foule de naïfs à l'époque du jugement de Tropmann.

De même, à une époque plus reculée mais dont nos contemporains se souviennent, la mort du duc de Praslin, suicidé ou empoisonné dans sa prison, trouva d'innombrables incroyables.

Beaucoup de gens prétendirent avoir rencontré dans les rues de Londres le duc vivant et bien portant.

—Riez, riez tant qu'il vous plaira ! reprit la jolie Mme Pernollet. Ma conviction est faite et rien ne m'en fera démentir... Qui vous dit que le gouvernement, ayant à manigancer quelque chose dont il en veut point qu'on s'occupe, ne suit pas l'exemple de la police impériale au sujet de la famille Kinck, et ne s'arrange pas pour attirer l'attention d'un autre côté ?

En ce moment Valentine Bressolles intervint :

—Alors, selon vous, chère amie, demanda-t-elle, les crimes que l'on commet présentement à Paris seraient de pure fantaisie ?

—En grande partie du moins, mon Dieu, oui !... Les journalistes ont besoin de nouvelles émouvantes et, comme ils ont l'imagination féconde, ils inventent des assassinats et des victimes... C'est tout bonnement le roman-feuilleton transporté dans les faits divers.

—J'admets l'exagération des journalistes à propos de certains faits sans importance qu'ils grossissent outre mesure, reprit Mme Bressolles, mais vous ne me ferez jamais partager votre incrédulité paradoxale au sujet du crime de ce Tropmann dont on a vu tomber la tête, ni du double assassinat dont les victimes reposent peut-être encore sur les dalles de la Morgue. Nier cela, c'est nier l'évidence !

Mme Pernollet fit la moue et hocha la tête sans répondre, mais d'un air qui signifiait clairement :

—Moi seule ai raison contre tout le monde...

Une très jeune femme demanda :

—Enfin, on n'a pas encore trouvé l'assassin, puisqu'il paraît qu'il n'y en a qu'un et qu'il s'est servi de la même arme pour les deux meurtres ?

—Pas encore, malheureusement...

—Comment vous représentez-vous cet assassin ?...

—Je me figure un forçat en rupture de ban, ou quelque chose de ce genre, répondit Mme Bressolles, un être hideux, farouche, effrayant.

—Oui... oui... appuyèrent deux ou trois voix.

Valentine continua :

—Un de ces bandits miniatres comme on en voit au théâtre dans les drames, ou sur les bancs de la cour d'assises...

A cette minute précise un valet, debout à la porte du salon, annonça :

—M. Maurice Vasseur...

Quittant le groupe où Mme Pernollet débitait ses paradoxes un peu bêtes, Mme Bressolles se dirigea rapidement vers le jeune homme qu'elle rejoignit au moment où Ludovic Bressolles s'inclinait devant cet invité qu'il ne connaissait pas.

—Mon ami, dit-elle à son mari en présentant le jeune homme, M. Maurice Vasseur, un intime ami du vicomte Guy d'Arfeuilles que vous connaissez...

Maurice salua gravement, puis d'un coup d'œil rapide il étudia la physionomie du maître de la maison.

—Très enchanté, monsieur, et très honoré de faire votre connaissance... murmura celui-ci, qui répétait à chaque arrivant cette phrase banale à laquelle Maurice fit cette réponse non moins banale :

—Tout l'honneur et tout le plaisir sont pour moi, monsieur...

Un nouvel échange de saluts eut lieu, puis Valentine dit à Maurice :

—Donnez-moi le bras, M. Vasseur, je vais vous présenter à ma fille...

—J'allais vous le demander, madame...

Valentine passa son bras sous celui du jeune homme et ils s'éloignèrent en causant.

Ludovic Bressolles suivait des yeux Maurice s'éloignant au bras de Valentine et il pensait :

—Voilà une figure qui ne me revient guère.—Pourquoi ?—Je n'en sais rien.—Ce M. Vasseur est un beau garçon et paraît bien élevé.—Pourtant il me déplaît.—On n'est pas maître de ses antipathies.

La maîtresse de la maison et Maurice arrivèrent dans le salon où se trouvait Marie.

Celle-ci, voyant sa mère, vint à elle.

—Tu me cherches ?—lui demanda-t-elle.

—Oui, mon enfant.

—Tu as quelque chose à me dire ?

—J'ai à te faire faire connaissance avec M. Maurice Vasseur, que je viens de présenter à ton père et que tu verras souvent ici, car il m'a promis de devenir un familier de notre maison et de ne manquer à aucune de nos fêtes...

Marie s'inclina gracieusement, se releva souriante et demanda :

—Valsez-vous, monsieur ?...

—Oui, mademoiselle...

—Alors je vous inscris pour une valse sur mon carnet.—La onzième.—Quand votre tour arrivera je vous préviendrai.

—J'en serai très reconnaissant, mademoiselle, et très heureux...

Valentine avait froncé le sourcil.—Un nuage s'étendait sur son front, radieux jusqu'à ce moment.

—Va, mon enfant...—dit elle avec un sourire forcé, —j'ai à présenter M. Maurice à plusieurs de nos amis.

Marie s'inclina de nouveau gracieusement et rejoignit le groupe où elle causait au moment de l'arrivée de sa mère.

Celle-ci entraîna Maurice dans l'un des petits salons occupés par des joueurs de whist, gens sérieux qui concentraient sur leurs cartes toute leur attention, et là, le faisant asseoir auprès d'elle et se penchant vers lui, elle lui dit :

—Je suppose que vous ne songez point du tout à tenir la promesse faite à ma fille ?

—Quelle promesse ?—demanda le jeune homme en riant.—Celle de valser ?

—Précisément...

—Et pourquoi ne la tiendrais-je pas ?... Seriez-vous jalouse de Mlle Marie ?...

—Jalouse de cette petite sotte !... répliqua Valentine dédaigneusement. Ah ! non, par exemple. Elle est bien trop insignifiante pour attirer l'attention de qui que ce soit, et je suis loin de partager l'absurde admiration qu'elle inspire à son père.

Le ton dont ces paroles furent prononcées fit dresser l'oreille à Maurice.

—Vous ne paraissez pas, dit-il, éprouver une tendresse bien vive pour Mlle Marie.

—Je n'en éprouve même aucune... Ici tout est subordonné à sa volonté... Elle gouverne son père et je compte à peine... Je devrais être seule maîtresse de la maison et reine d'intérieur... Je ne suis rien... Mon mari me sacrifie à ma fille... et s'il s'est décidé à recevoir, à donner des fêtes, ce n'est point parce que je l'ai désiré, mais parce que Marie l'a voulu... Pourquoi l'aimerais-je, cette enfant, qui s'empare de mon autorité légitime, qui règne à ma place, qui m'efface, qui me vieillit ?...

—Il est certain qu'elle ne vous rajeunit point !... interrompit Maurice avec une brutalité voulue. Belle comme vous l'êtes, et vous n'aviez votre fille à côté de vous, on vous donnerait trente ans à peine.

L'attaque était directe et violente ; le coup porta ; Mme Bressolles devint pâle et ses lèvres blanchirent.

—Après de Marie je semble vieille, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle d'une voix un peu tremblante.

—Non, certes ! mais vous semblez moins jeune.

—Voilà une mère qui, si sa fille est un jour en danger ne la défendra guère... pensa ce dernier.

Le salon de jeu dans lequel venait d'avoir lieu la scène qui précède n'avait que deux issues, l'une ouverte sur le précédent salon, l'autre donnant accès dans une petite pièce aménagée en cabinet de toilette pour les soirées données par Mme Bressolles.

Illustration de M. J. L. Lemieux, pro-nature